

# le libertaire

Rédaction :  
Administration : N. FAUCIER  
72, rue des Prairies, Paris (20<sup>e</sup>)  
(Chèque postal : N. Faucier 4165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## L'AGONIE DES PARLEMENTS

Il y a six semaines, la volonté souveraine du peuple français s'est affirmée dans les élections générales.

Tous aux urnes et pas d'abstentions. Et puis, après qu'une dizaine de millions de citoyens eurent ainsi exprimé leur opinion et leur volonté, on s'est précipité sur les urnes, on les a ouvertes, on a sorti les papiers souverains et précieux, on les a classés, comptés, dépouillés anxieusement pour connaître enfin ce qu'avait bien pu dire le Peuple Souverain.

Hélas ! Ce n'était pas très intelligible. Les questions locales écartées pour brosser une situation d'ensemble, générale, nationale, on s'est demandé le résultat.

Le suffrage universel (qu'ils disent) avait parlé ! Mais peut-être ne connaît-il pas bien la langue française, car personne n'a compris, ni pu traduire en un langage intelligible, les paroles qu'il avait prononcées.

Qu'à cela ne tienne ! On n'était pas bien fixé si la nouvelle Chambre avait sa majorité à gauche, au centre ou à droite. On n'était pas même certain qu'il y eut une majorité. On ne pouvait même plus délimiter approximativement où se trouvaient les frontières de la gauche, du centre ou de la droite.

En fait de salade électorale, celle-là était des plus réussies.

Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre les premières réunions de la Chambre, les premières discussions, les premiers votes, et l'on saurait à quoi s'en tenir.

Ces temps de la lumière sont venus la semaine dernière et, ma foi, il fait aussi clair que dans le tunnel du Saint-Gothard, lors d'une panne d'électricité.

M. Pierre Bertrand, du *Quotidien*, un brave chef de cuisine du serial politique, a essayé de résumer ses impressions. Il n'a trouvé que cette expression pour qualifier la nouvelle majorité : « Froide et décile. » Et, deux jours après, a complété : « Fatale. »

M. Pierre Bertrand me permettra de lui dire qu'il n'a pas énoncé le mot juste. Les députés, anciens et nouveaux, savaient parfaitement, avant l'élection, ce qu'ils voulaient : être élus ou réélus. Ils y sont. Un point, c'est tout. Il n'y a plus rien après.

La Chambre nouvelle est tout à fait à l'image de la société. Elle la représente admirablement.

A moins d'être borné par raison professionnelle, chacun peut s'apercevoir, pour peu qu'il regarde un peu la société, que le temps des parlements a fait son temps. Le régime parlementaire, qui a pourtant à peine trois quarts de siècle d'existence, est déjà un vieillard branlant et sénile.

Tout, dans la nature, naît, grandit, s'épanouit, puis vieillit et meurt. Le parlementarisme en est à l'avant-dernière phase, celle qui précède la disparition.

Il fut un temps, glorieux, prospère et profitable pour la politique et ses prêtres, où l'Etat paraissait la puissance suprême, celle qui commande tout, organise tout, est la Providence sociale.

C'était à l'époque bénie, pas encore bien lointaine, où l'esprit d'organisation n'existaient point, où les ouvriers, les paysans, les commerçants, les industriels, où tout le monde et chacun s'escrimait dans le « struggle for life » sans se soucier du voisin. La division des individus faisait la force de l'Etat et affermait le prestige des parlements.

Seulement, l'Etat, qu'il soit monarchique ou démocratique, n'a rien à faire que favoriser les créatures qui se trouvaient dans son giron.

Depuis trois quarts de siècle, le peuple attend des réalisations qui ne se déclinent pas à venir. De leur côté, les bourgeois ont trouvé mieux. Ils préfèrent pratiquer eux-mêmes.

On a vu se constituer dans toutes les castes sociales, chez les riches et les pauvres, chez les patrons et les ouvriers, chez les mercantis et les clients, aux champs comme à la ville, des organisations aussi multiples que variées.

Et, peu à peu, ces puissances collectives nouvelles éclipseront la Providence étatiste.

L'Etat n'est plus le maître tout-puissant. En face de lui, des cartels, des trusts, des consortiums, des syndicats, des fédérations, des ligues, etc., etc.

Au fur et à mesure où ces puissances se forment — surtout les bourgeois, détentrices de la richesse et maitresses de la vie économique — le rôle de l'Etat diminue et s'effrite.

Les gouvernements, ministères et parlements ne sont presque plus que des organismes ballottés de droite et de gauche par les forces qui les dépassent. Les destinées

## Le vrai « monde »

de la nation ne se jouent plus dans les arènes parlementaires, mais dans les conseils d'administration et les cabinets directoriaux des trusts et autres formes d'organisation.

Le fait n'est pas particulier à la France ; il est universel ou, tout au moins, c'est le fait prédominant dans tous les pays industrialisés.

Cette situation ne peut que s'accentuer davantage. Chaque jour rapproche la date où la toute-puissance de l'Etat aura pris figure d'un souvenir du temps passé.

Servile, a dit Pierre Bertrand. Parfairement. Il ne peut en être autrement. Un domestique ne peut guère se permettre d'avoir d'autre physionomie que celle de la servilité.

L'impuissance des parlements est tellement évidente qu'elle crève les yeux.

En 1919, la Chambre bleu horizon avait promis de relever la France, de faire payer le Boche. On connaît les résultats.

En 1924, la Chambre du Cartel avait suscité un certain enthousiasme. Elle devait faire beaucoup de belles choses : élargir nos libertés, accomplir des réformes. Le fiasco a été complet. Elle est tombée à plat devant Poincaré et à la finance.

La Chambre de 1928, dans sa grande majorité, n'a rien promis du tout. C'est probablement la seule qui tiendra ses promesses, pour la bonne raison qu'elle n'en a pas faites.

Elle est peut-être la plus sage, ne voulant pas engager avec les puissances économiques une lutte dans laquelle elle sait d'avance qu'elle sera vaincue.

Les députés vont s'occuper ferme à faire leurs petites affaires personnelles. Et, pour le reste, ils laisseront Poincaré, l'homme qui a la confiance des gros, gouverner suivant les directives qu'il recevra.

C'est un programme politique comme un autre. Et peut-être plus clair.

Au fond, rien n'est changé. On peut voter encore pendant plusieurs siècles. Rien ne changera, parce que rien ne peut changer.

Nous avons été abstentionnistes pendant la période électorale, estimant avec juste raison que rien ne pouvait sortir de bon de cette comédie.

Les partis politiques, qui ont donné toute leur activité, sont à plat, endormis, inertes.

C'est le moment pour nous de ne plus être abstentionnistes et de nous lancer dans une propagande intense.

Les cartellistes et autres politiciens de gauche n'ont ni vu ou voulu supprimer les lois scélérates, accorder l'amnistie, élargir les libertés.

La majorité actuelle, ou plutôt le ramassis de « crapauds du marais » qui la composent, n'est ni plus ni moins réactionnaire que l'ancienne.

C'est peut-être un bien que l'impression générale des dernières élections fut qu'elles étaient plus à droite. Ce sont des illusions en moins. C'est une raison de plus pour ne plus compter sur la bonne volonté des partis de gauche et d'avoir davantage confiance en l'action populaire.

Ce que nous n'avons pu obtenir de 1924 à 1928 : amnistie, abrogation des lois scélérates, respect de la liberté, il n'y a aucune raison pour que nous ne tentions pas de l'obtenir à présent. Il y a peut-être même davantage de chances.

Mettons-nous à l'œuvre !

G. BASTIEN.

Il aurait fallu, la semaine dernière, être aux abords du Palais de Justice de Paris, pour se rendre compte de la haute tenue morale et de la ligne de maintien que les gens du monde donnaient au prolétariat. Pensiez donc ! Il s'agissait d'assister au procès de Mestorino, celui qui avait assassiné un de ses créanciers. Et l'affaire se corsait de ce piment que la condamnation à mort était presque certaine, de par les circonstances crapuleuses du mauvais coup.

Les gens du « monde », les snobs, les poulets de luxe, les fils à papa, les clients importants de la rue des Martyrs, les vedettes prostituées du théâtre et du music-hall, les notoriétés de la littérature, de l'agio, de l'industrie et de la mercante, en un mot, tous les charognards et leurs femelles se devaient de contempler le spectacle d'un homme à qui on voulait couper légalement le cou.

Tels les chiens courrent après les chiennes au moment du rut, les gens du « monde » en période de sadisme sanguin, se disputaient, se bousculaient, se heurtaient même pour pouvoir occuper un modeste siège aux Folies Théâtre. Ne parlons pas de Mestorino ; il ne mérite pas que l'on s'occupe de son insignifiante personne ; ne regardons que le spectacle évitant de ceux qui se présentent l'élite de la société.

Jadis, les amateurs de sensations fortes allaient au Grand Guignol pour rechercher le frisson d'horreur qu'André de Lorde savait bien dispenser. Le théâtre de M. Choisy n'a leur suffit plus. Maintenant, il leur faut du réel.

Durant la guerre, ils allaient rendre visite aux hôpitaux pour pouvoir contempler les chairs en lambeaux de leurs victimes. Depuis l'amnistie, c'est à la Cour d'Assises qu'ils vont rechercher la petite secousse.

Au procès de Landru, un avocat général fut déjà indigné, malgré son peu de sensibilité, du spectacle bestial que les gens du « monde » donnaient. « Taisez-vous, canailles ! » dit-il aux privilégiés qui assistaient à l'agonie de l'homme de Gambais.

« Silence aux femmes ! » s'exclama Raymond Hubert aux théâtreuses et autres personnes du monde chics qui s'embadaudisaient devant Mestorino accusé à la Guillotine.

Et ces hommes, ces femmes — ces bêtes males et femelles, dévîrons-nous dire — qui criaient, qui se pâmaient aux procès de Landru et de Mestorino, ce sont les mêmes qui versent des larmes à la lecture d'un poème de Musset ou de Verlaine. Ces hommes et ces femmes sont ceux qui, dans leurs salons, font montre de sensibilité — ils sont certainement pour la plupart membres de la Société Protectrice des Animaux. Ce sont ceux-là ou leurs semblables qui insultaient et trahissaient les communards vaincus, qui créaient les yeux des cadavres d'insurgés en mai 1871 à Paris.

Ce sont tous ces rebutts d'humanité qui pleurent en lisant des romans d'amour et dont les narines frémissent de joie quand une odeur de sang humain se répand dans l'air, tous ceux-là qui ne se sentent heureux que lorsqu'ils assistent à l'agonie d'un être humain, tous ceux-là sont les membres du « monde ».

De ce monde qui parle des ouvriers avec un air de dédain. De ceux qui disent : « Les ouvriers, des insensibles, des brutes qui n'ont aucun sentiment délicat. »

C'est le monde pourri et putréfiant que nous voulons détruire, parce qu'il est plus puissant que les fauves de l'Atlas. Parce qu'il lui faut du sang, encore du sang, toujours du sang pour assouvir ses besoins sauvages.

Les Mestorino, les Soleilland, les Jeanne Weber étaient des anges à côté d'eux. Si j'étais juré, ce serait ce public mondain que j'envirerais à la Guillotine, parce qu'il n'est pas seulement criminel en puissance, mais que toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs s'inspirent de la mort.

Société pourrie, monde pourri, nous sommes fiers d'être tenus en dehors de vous. Il vous faut des cadavres pour vous pâmer. Bientôt, nous irons purifier l'air pestiliel que vous dégarez, et s'il y a des cadavres, ce ne sera peut-être pas vous qui yerez.

ARISTOBOLE.

Si nous avions parfois des doutes sur le bien fondé et la légitimité de nos revendications révolutionnaires, il suffirait de quelques événements comme l'affaire Mestorino la semaine dernière pour nous confirmer dans la voie que nous nous sommes tracée, que nous nous efforçons de suivre le plus possible et qui doit conduire le monde à la Révolution sociale.

D'abord, le principal acteur de cette tragédie Mestorino. Oh ! la défense l'a bien présenté sous son véritable jour, c'est un commerçant, vous savez bien un de ces beaux messieurs, payant patente, faisant partie de la Chambre de Commerce, honnête de ses voisins, ayant auto et appartement luxueux, un de ces hommes dont la concierge donne d'excellents renseignements, dont le ventre s'orne d'une giletière en or et qui assistent le dimanche entre femme et fille à la messe de 10 heures ; ils sont catholiques ou à l'office du temple ils sont protestants ; en un mot l'image du parfait bourgeois actuel, tel que le dresserait Flaubert s'il vivait de nos jours.

Or, un jour, Mestorino est à court d'argent pour payer une traite, va-t-il comme le commercial d'autrefois se suicider ? Va-t-il comme celui plus roué d'hier faire une faillite rapportant de beaux bénéfices ? Pas du tout. Notre bonhomme a évolué, il sait qu'un de ses camarades de travail a été de l'argent sur lui, il s'arrange ou le hazard le sert pour qu'il soit certain jour, il le terrasse et armé d'un instrument de travail, il lui fracasse le crâne ; se trouve-t-il ? Ira-t-il se dénoncer ? Pas du tout, il imagine immédiatement une mise en scène capable de détourner les soupçons et il assiste même — oh ! suprême ironie ! — à l'enterrement de sa victime. Jusque là, rien de bien extraordinaire, notre épouse que se révèle surtout dans les événements qui vont suivre. Car, ses employés ont vu la bataille, autres qu'ils ont été par les cris de la victime, ils ont vu Truphème scénariste Mestorino, ils l'ont entendu dire :

« L'on ne peut tout de même pas tuer un homme pour 100.000 fr. Il l'a fait sans les mots de « Pitié ! ne me tuez pas ! » Et alors ? Croyez-vous qu'ils ont bondi pour délivrer l'homme que l'on assassinait ? Que vous êtes naïfs, mais nullement ils ont calculé, oui, même à ce moment-là, ils ont calculé les malheureux et ils se sont dit : « Le patron est en train de tuer un type, mais c'est un homme débrouillard, il se tirera d'affaire. Si nous faisons du scandale, la justice s'en mêlera, peut-être que nous perdrons notre place et alors tranquille, nous, ils sont revenus s'asseoir à leur place habituelle, sans seulement se préoccuper de la victime et gardant — il faut le reconnaître — un silence de gardien de sépulture. »

Imaginez par contre, ce qui se serait passé si le contraire se fut produit ; les employés entrant et voyant Mestorino terrassé par Truphème. Ah ! ça n'aurait pas été long, cris, défense du patron, criement de l'agresseur, scandale et pour qui ? Parce que, dans ce dernier cas, le « singe » aurait sûrement récompensé ceux qui l'eussent défendu.

Ah ! cette mentalité de valets ayant toujours peur de perdre leur emploi, cette lacheté vil de ceux qui pour conserver un morceau de pain n'hésitent pas à se courber devant le patron et à accomplir ses moindres ordres, même si la conscience n'approuve pas, cet esprit d'esclave comme il caractérise notre époque d'après-guerre, et comme les valeurs morales que la guerre devaient purifier et élever sont inexistantes.

Et pour compléter le tableau ; deux commerçants, bons collègues qui achètent les bijoux de la victime et qui se taisent, un garagiste qui pour 13.000 francs se trompe de jour quand on l'interroge, des journalistes qui reçoivent des cadeaux pour ne pas passer les articles compromettants

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 22fr.	Un an... 30fr.
Six mois... 11fr.	Six mois... 15fr.
Trois mois... 5,50fr.	Trois mois... 7,50fr.
Carte postale : N. Faucier 4165-55	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

pour Mestorino ; enfin, seule dans tous ces fantômes d'humanité, la belle-sœur qui essaie au prix de la tranquillité de toute sa vie de sauver son beau-frère. C'est ensuite, l'inévitable cohue aux assises pour voir la tête d'un homme qui bientôt peut-être la perdra dans quelques jours sur l'échafaud, la faune toute parisienne de putains, de maquereaux et de pédastes qui se bousculent, se battent pour avoir une toute petite place à la curée, la femme du président des assises faisant partie de cette cohue, perdant collier de perles et sac dans la bagarre et n'ayant pas la pudeur de la faire, enfin les réflexions du président et des témoins provocant des mouvements divers et des éclats de rire, comme à une représentation théâtrale. Et pour terminer la folie imbécile réclamant la mort par une pétition scandaleuse, elle qui n'ose pas se débarrasser de ceux qui la saignèrent à blanc pendant quatre ans et qui gouvernent toujours.

Ah ! oui, l'égout a crevé, il a montré au jour ses sanies, ses immondices et ses ordures, et cette crevaison a soulevé de dégoût ceux qui ont encore quelque lueur de raison dans le cerveau et un cœur d'homme dans la poitrine. Immédiatement s'est présenté à eux, le remède le seul capable de nous guérir de pourriture bourgeoise, je veux parler du torrent purificateur de la Révolution que nous souhaitons ardemment et à la venue duquel nous traillerons tous les jours.

René GHISLAIN.



NICOLA MODUGNO

# LETTRE D'ITALIE

**Les anarchosyndicalistes ont recueilli 72 années de prison. — Les communistes 385. — L'assassinat du camarade Galli. — La compagne de Malatesta en prison. — Le réveil de l'opposition monarchiste.**

Rome, juin. — Nous sommes entrés dans la période de la bombe, laquelle reste toujours une machine d'actualité, prouvant le dérèglement de notre « grande civilisation capitaliste ».

Ainsi, après la bombe de Milan, dont on connaît les douloureuses conséquences, vers la fin de mai, une autre bombe a éclaté au siège du consulat italien de Buenos-Aires, comme protestation, évidemment, contre les crimes quotidiens du fascisme et le maintien à la place de consul, du sieur Capanni, ancien « ras » qui compte à son actif plusieurs expéditions punitives contre le prolétariat toscan. Résultat de l'explosion : 10 morts, 40 blessés, 2.000 arrestations, dont seules 50 ont été maintenues. Le 6 juin, le soir, une troisième bombe a éclaté à Barne contre l'immeuble de l'ambassade italienne.

On comprend que le fascisme, impuissant à organiser une expédition punitive quelconque à l'étranger, sevise contre tous ceux qui ont le malheur d'être tombés dans ses mains. Mussolini fait dire par son frère, dans le *Popolo d'Italia*, que le fascisme a dans ses mains des otages, et les antifascistes à l'étranger doivent refaire.

Mais même avec la bombe, en Italie, selon la presse fasciste, tout est calme. C'est très naturel, très hypocrite.

On cherche à endormir le prolétariat qui, selon la lumière incomparable de Mussolini, est devenu spontanément généreux et intelligent par le fait qu'il renonce à toute augmentation de salaire, avec les raids glorieux de Pinedo et Nobile (ce dernier plus malheureux) et la prochaine guerre contre la Yougoslavie, si les 12 millions d'habitants de celle-ci ne comprennent vite et bien qu'il y a 40 millions d'Italiens (la belle blague !) disposés à se battre comme les anciens Roumains pour la plus grande gloire du roi, de la patrie et du fascisme.

Mais le prolétariat, réduit à la misère la plus noire et à l'esclavage le plus dégradant n'a pas le temps de s'occuper de certaines distractions fascistes. On peut gouverner par la terreur la plus abominable, mais tout a ses limites et sa fin, et la fin du fascisme sera cruelle. Voilà une raison pour laquelle le fascisme tient à se maintenir au pouvoir, coûte que coûte.

La matraque, le revolver, la prison, le domicile forcé ne sont plus suffisants à maintenir le prolétariat dans le sous-sol social. Mussolini a inventé l'Etat producteur, c'est-à-dire le producteur à la place de l'électeur, mais personne parmi la classe ouvrière n'a pris au sérieux le corporatisme fasciste, fait exclusivement au bénéfice de la bourgeoisie. On se vantait d'avoir tué la révolution avec cette misérable trouvaille du trio Mussolini-Rossolini-Bianchi, mais jamais, comme après cinq ans de pénible domination fasciste, la révolution n'a été aussi proche en Italie. Voulez-vous la preuve ?

Malgré l'assassinat de nos meilleurs militants, malgré les séries de prison distribuées à 6.000 révolutionnaires, après cinq années de dictature (et quelle dictature !), le fascisme a été contraint de recourir à l'instauration du Tribunal spécial ; mais de même que l'inquisition, malgré ses crimes sans nom et sans nombr, fut incapable d'arrêter la marche de la libre pensée et la souscription protestant, le Tribunal spécial (conseil de guerre fasciste) sera impuissant à ébranler la révolution, étape inéluctable de l'histoire.

Le 26 mai dernier, la machine à condamner a fonctionné contre six de nos amis anarchosyndicalistes, lesquels se sont partagé 72 années de prison. Voici leurs noms : Benci, vingt ans d'incarcération; Modugno, quinze ans ; Farina, Papini et Bellaveduto, dix ans chacun ; Galassi, cinq ans, et Gervasio, deux ans et six mois.

Modugno, ancien secrétaire de la Bourse du Travail de Andrie, et Gervasio, faisaient partie de l'Union Syndicale Italienne dont, il y a quatre ans, le gouvernement fasciste décretait la dissolution comme organisation anarchiste.

Mais malgré le fascisme et l'esprit unitaire des réformistes et des communistes, le drapeau de l'Union Syndicale Italienne flotte toujours, contre toutes les dictatures, pour l'émancipation complète du prolétariat du jeu capitaliste...

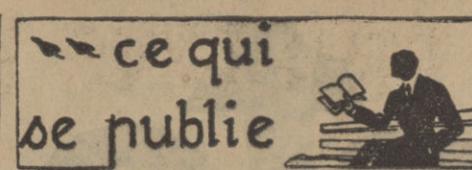
Après deux jours de repos, le Tribunal spécial a repris son travail contre les communistes. Ils ont ramassé 385 années de prison. L'accusation était la même que celle des anarchosyndicalistes : avoir donné de l'activité antifasciste. Voilà le grand crime.

Mais on n'arrive pas le Tribunal spécial, le fascisme a un autre système, celui inauré par Dumini : l'assassinat politique, dont la dernière victime est notre camarade Leonardo Galli, trouvé mort dans un hôtel, à Milan. Comme toujours, naturellement, les assassins sont introuvable.

Mais le fascisme, malgré certaines affirmations mensongères de Mussolini au *Petit Parisien* lors de l'affaire Lucchetto, ne laisse même pas tranquille le vieux camarade Malatesta. Il est étrangement surveillé, sa correspondance est censurée et souvent saisie. Et comme si cela n'était pas suffisant pour rendre pénible la vie d'un homme de 76 ans, le fascisme emprisonne sa compagne pour correspondance clandestine. On tâche de confectionner le complot contre l'Etat même au domicile forcé, dans le but de condamner définitivement les meilleurs militants révolutionnaires, car en haut lieu on est décidé à en finir avec les antifascistes révolutionnaires. C'est l'avenue de Arnaldo Mussolini, ou mieux de Mussolini lui-même, et l'opinion publique internationale doit veiller sur les camarades condamnés au domicile forcé, car tout laisse prévoir que nous sommes à la veille d'une Saint-Barthélémy.

Pendant que le fascisme redouble son œuvre de sauvagerie sans précédent dans l'histoire révolutionnaire, un fait nouveau caractérise l'actuelle situation politique italienne.

Le fascisme commence à avoir contre lui une certaine opposition constitutionnelle et



## LES LIVRES

LA SAGESSE QUI RIT, par Han Ryner. Un vol. 15 francs franco (à la Librairie Internationale).

Tous ceux qui craignent à la décrédibilité, à la ruine intellectuelle de Han Ryner, à sa prochaine et irrémédiable déchéance, à cause qu'il s'était permis, ces années dernières, l'innocente fantaisie, l'aimable répit de quelques plaisantes nouvelles, vont être transportés d'aise. *La Sagesse qui rit* ne peut que ravis les intelligences épriques de pensées austères et de ténèbres controverses métaphysiques.

Han Ryner — maintenant que son nom de philosophe sombre et farouche est confortablement assis — ne saurait plus, sans déroger, produire autre chose que de l'Han Ryner. On ne veut point qu'il s'amuse, on lui dispute son droit à la distraction et à la joie. Des polémiques récentes l'ont montré. Ses admirateurs les plus dévots s'accordent avec ses contempteurs les moins pitoyables pour lui faire violence. Ils ne peuvent — les uns et les autres — souffrir qu'il se récrie. Tous le veulent penseur et non satiriste ou romancier. Puisse son nouvel ouvrage les faire repenter de leurs irréverences et de leurs témérités d'hier.

La *Sagesse qui rit* est en quelque sorte le compendium de l'individualisme, mieux de la sagesse ryérienne. C'est — il nous plaît de le dire — encore que nous ne soyons point des ryériens fidèles, un des bons, un des meilleurs livres de Ryner, un de ceux qu'il nous faut mettre en bonne place près du Petit Manuel Individualiste, des Chrétiens et des Philosophes, etc., etc. *La Sagesse qui rit* n'a point cependant la concision mathématique du Petit Manuel Individualiste, ni la forme ataviste des Chrétiens et des Philosophes. C'est plus un ouvrage de critique, de théorie et d'éducation qu'un délicieux choix de paraboles, où l'on voit le sage en action.

Han Ryner nous instruit, avec une intelligence persuasive des grands mérites de la sagesse ; avec une maîtrise sarcastique, il jette bas comme capucins de cartes, les morales asservissantes, négations hideuses, de la vraie sagesse. L'ouvrage comporte aussi une probe et étudie histoire de l'individualisme antique. Une histoire qui n'a rien de celle, que sous couleur d'objectivité, mutinent et fardent les pédagogues de l'enseignement officiel. Tous les sages de l'ancienne Grèce nous sont restitués avec leur visage véritable, tels qu'ils furent insouciants des vaines lois écrites, vivant libres, manquant aux usages et aux conventions, se refusant aux servitudes du citoyen vis-à-vis de la cité.

Ryner, encore, passe au fil de sa critique subtile et joyeuse, les éthiques diverses pratiquées par les derniers théoriciens de l'individualisme (Ibsen, Nietzsche, Stirner). Il nous dit sa ferme volonté d'individualisme harmonique et non son désir de domination. Ryner se veut et se réalise homme libre, ni maître, ni esclave, libre de toutes chaînes et ne brandissant aucun fouet.

Au demeurant, un beau livre, comme on aimera à en trouver plus fréquemment, un reposoir agréable dans l'infâme chaos de la production contemporaine, une philosophie noble à laquelle la plume goguenarde et chatoyante de Ryner sait prêter — même dans ses modalités les plus hermétiques — une séduction irrésistible. Que dire de la manière, sans égale, de Ryner ? Nous n'aurions garde d'oser le plus modeste commentaire. Nous avons passé l'âge de ces audaces folles. — A. B.

UN REGULIER CHEZ LES JOYEUX, par Joseph Dimier (Edition Grasset), 1 vol. 12 fr. (À la Librairie Internationale.)

Joseph Dimier n'est pas des nôtres. Il s'en faut. Et c'est une raison pour que le récit de son passage comme caporal à volontaire désigné d'office n'en ait que plus de portée.

Notre camarade Ghislain, dans un récent numéro du *Libertaire*, sous le titre « Un document accablant », en a fait quelques citations. Elles seraient déjà suffisantes pour donner une idée exacte du témoignage que vient apporter l'auteur de *Un régulier chez les joyeux*, dans le grand procès que, depuis des années, les hommes de cœur livrent aux affreux bagages militaires, sans hélas ! avoir obtenu, jusqu'à présent, le moindre résultat.

Il faudrait citer, dans son intégralité le chapitre intitulé « La Camise ». Le reste est à l'avant.

Il faut lire ce livre écrit en un style simple et direct, sans souci de floritures littéraires, mais que l'on sent animé du désir généreux de faire connaître l'effroyable inhumanité avec laquelle sont traités des êtres humains, victimes d'une société mal faite.

Joseph Dimier ne rend pas responsable de toutes ces atrocités l'armée, mais seulement les brutes à galons qui les accomplissent.

Il nous permettra de ne pas être de son avis. Nous le remercions, néanmoins, de la belle franchise dont son livre est inspiré et qui après ceux de Dubois-Dessaulx et de tant d'autres, signalera à l'opprobre des nations dites civilisées l'odieuse barbarie qui s'exerce dans un pays que l'on présente parfois comme le plus spirituel du monde. — PIERRE MUALDES.

Reçu : LE TRAIN FOU, par Henry Poulaille (Grasset), 1 vol. 12 francs.

## COMITÉ D'ENTRAIDE

### CAMARADES,

N'OUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE SOUTIENT LES EMPRISONNÉES ET LEURS FAMILLES.

FAITES DONG UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

Adresser les fonds à Langlassé, trésorier, Bourse du Travail, Bureau du S.U.B.

Jean Marestan  
L'EDUCATION SEXUELLE  
Revue et corrigée  
1 vol. 12 francs

# La stabilisation-panacée ?

Nous n'avons pas l'intention — hâtons-nous de le dire — de prendre position dans la querelle, qui met présentement aux prises stabilisateurs et révalorisateurs. Ces derniers, professeurs d'économie politique, hommes d'Etat éminents, grands manieurs d'argent, ne sont pas d'accord pour assurer la restauration du régime monétaire français. Le problème, si l'on se place au point de vue bourgeois, est particulièrement difficile à résoudre.

La guerre de 1914-1918, par les formidables dépenses qu'elle a exigées de la part des pays belligérants, a complètement faussé le système des échanges capitalistes basé sur l'étalon-or.

Le Gouvernement français, dès les premiers jours d'août 1914, a été dans l'obligation d'établir le cours forcé, c'est-à-dire de dispenser la Banque de France de rembourser en monnaie métallique les billets sortis de ses presses. Et l'Etat, pour faire face aux dépenses de la guerre, qu'il ne pouvait couvrir par des impôts ni par des emprunts à longue échéance, dut faire appel à cette dernière qui lui consentit des avances.

Cependant, la stabilisation revêt un autre aspect : quels que soient les artifices employés pour tromper les gogos, c'est, financièrement parlant, la faillite de l'Etat. On ne peut désigner par un autre nom l'opération qui se prépare. L'Etat ne pouvant remplir les engagements qu'il a contractés, est amené à faire une faillite partielle ; il consacre définitivement et sans espoir de retour la dépréciation de l'unité monétaire française.

Et c'est du même coup la ruine des prêteurs, des rentiers, de tous ceux qui avaient vidé leur sac de laine pour en confier le contenu à la France. Placement sûr, répétant l'envie, avant et pendant la guerre, et sur la foi des promesses trompeuses l'argent affluait dans les caisses du Trésor. Aujourd'hui, c'est la grande désillusion des prêteurs, et, chose paradoxale, font chorus avec eux certains miséreux ignorants qui n'ont d'autre fortune que leurs bras, à la condition encore de trouver que les employer.

Ce n'est pas ici que nous soutiendrons tous ces parasites qui vivent à nos dépens en touchant leurs coupons de rentes.

Quoi, messieurs ! Vous prétendez avoir été grugés, escroqués de main de maître ! Les quatre cinquièmes de l'argent que vous avez amassé, en faisant du négocié, en touchant les loyers des taudis... offerts généreusement à la plèbe, sont passés dans les poches des banditiques, des marchands de munitions, ou sont encastres dans la mâchoire du Yankee.

Vous souvenez-vous, épiciers du village, du temps où, en compagnie de votre dignie épouse, vous cligniez de l'œil d'un air satisfait en contemplant les jolies pièces d'or amassées, en faisant ce que vous appelez commerce, et que nous désignons sous le nom de vol légalisé.

C'était alors la théorie du « chacun pour soi », vous amassiez la fortune rondelette au détriment des petits. La lutte pour la vie : telle était votre théorie. Et pleins de suffisance, vous jetiez l'anathème contre les socialistes : les partageais. En vertu de votre théorie, les gros vous ont mangés à votre tour, et réjouissez-vous dans le malheur qui vous frappe, magnanimez, ils vous ont laissé quelques briques de votre fortune d'antan.

Il ne nous reste plus qu'à palper le papier déprécié de vos obligations et autres titres de rentes. Et comme consolation, il vous reste à contempler le portrait du général Joffre (le grand-père, comme vous l'appeliez) acrébie religieusement au mur de votre chambre.

Ah ! comme ils sont loin les « beaux rêves » de l'avenir, en compagnie de votre dignie épouse, vous cligniez de l'œil d'un air satisfait en contemplant les jolies pièces d'or amassées, en faisant ce que vous appelez commerce, et que nous désignons sous le nom de vol légalisé.

Mais vous avez en effet le courage, vous descendrez dans la rue avec la classe ouvrière lorsque celle-ci demandera des comptes aux Schneider et autres profiteurs ; vous aurez alors le loisir de contempler, bien en face, le tank Renault prêt à entrer en action, ce tank que vous caressiez du regard sur les photos de l'*Illustration* pendant les années tragiques. Vous avez prêté de l'or, on vous rendra du plaisir, mais pour l'heure, le soldat de votre crédit.

Et si vous avez en vous le courage, vous descendrez dans la rue avec la classe ouvrière lorsque celle-ci demandera des comptes aux Schneider et autres profiteurs ; vous aurez alors le loisir de contempler, bien en face, le tank Renault prêt à entrer en action, ce tank que vous caressiez du regard sur les photos de l'*Illustration* pendant les années tragiques. Vous avez prêté de l'or, on vous rendra du plaisir, mais pour l'heure, le soldat de votre crédit.

Vous avez, en empilant les caisses du Trésor, fait durer la guerre jusqu'au bout. Vous avez écouté, avec ravissement, les sirènes gouvernementales chanter à l'unisson *Le Boche paiera*. Allez demander à M. Klotz le soldé de votre crédit.

Et quoi, faudrait-il qu'on vous plaigne ! Vous qui, hier, critiez à la révalorisation, vous qui, pour voir vos titres remonter en Bourse, appeleriez un gouvernement fort. Vous n'êtes pas moins de l'opposition que de la Rhur, à faire massacrer des milliers de soldats pour obliger — tant était grande votre croyance aux bobards gouvernementaux — le peuple allemand à assumer à lui seul les frais du grand massacre.

Quoi, vous vous lamentez ! Plus d'argent, dites-vous, après une vie de labeur et d'épargne, pour assurer le pain de vos vieux jours.

Songez-vous, au temps où votre bas de laine s'enfiait, aux malheureux ouvriers qui, après avoir trimé toute leur vie et peiné pendant les longues journées de travail de dix à quinze heures, étaient obligés de tendre la main pour s'assurer une existence misérable.

Ah oui, votre gouvernement, les hommes de votre classe, hissés au pouvoir par vos soins, offraient généreusement les retraites ouvrières : quelques francs par mois. C'était, dans votre esprit, suffisant pour vivre dignement en jouissant d'un repos bien gagné. A vous, aujourd'hui, d'avaler la pilule amère.

Mais ne parlez pas en haut lieu de vous dédommager. Au détriment de qui ? De ceux qui travaillent, comme toujours. Pour nous, travailleurs, ne nous reconnaissant de dettes envers personne. Nous sommes pour la fermeture du Grand Livre de la Dette publique. Stabilisation ! Révalorisation ! Peut nous importe. Ce que nous désirons, c'est la suppression de l'argent, ce sale argent qui corrompt tout ce qu'il touche. La Société libertaire que nous préconisons assurera à chacun, par le libre échange des produits, sa part de bien-être, libre à vous, messieurs les rentiers, de collaborer à l'éducation de la société nouvelle.

A défaut de votre argent perdu, vous y trouverez, en travaillant à la tâche commune, la solidarité indispensable à la vie harmonieuse de l'humanité.

R. BOUCHER.



# LA VIE DE L'UNION

U. A. C. R. — Commission Administrative, lundi 18 juin 1928, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

## PARIS-BANLIEUE

Fédération Parisienne. — Samedi 23 juin, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies, réunion du C. I., compte-rendu de la tournée Bastien.

2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> 14<sup>e</sup>. — Tous les mardis soirs, à 20 h. 30, réunion Maison Barret, 10, rue de l'Arbalète, Paris (V<sup>e</sup>). Mardi prochain, causerie par Lemire sur « L'activité des anarchistes dans le passé. Notre camarade nous entraînera des batailles sociales auxquelles furent mêlées les anarchistes - révolutionnaires. Leurs réunions sont assistées à cette cause. Vendredi de cette semaine 15 juin, tous à la conférence Bastien, 6, rue Lanneau.

Vente du livre de Nestor Makhno : La Révolution russe en Ukraine tous les jours de l'Arbalète.

Groupe du 15<sup>e</sup>. — Réunion vendredi 22, à 20 h. 30, local habituel.

1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>. — Jeudi 14 juin, à 21 heures, 72, rue des Prairies.

Livry-Gargan. — C'est samedi soir 16 juin, à 20 h. 30, qu'aura lieu, salle des Fêtes de la Mairie, le meeting sur : Les Méfaits du parlementarisme et la Société Libertaire, sujet qui sera développé par nos camarades Bastien et Le Meillour.

Nous faisons un pressant appel aux camarades habitant la région pour qu'ils s'y rendent nombreux et ne négligent pas la propagande autour d'eux en faveur de ce meeting, celui-ci devant être d'une très grande importance, de façon qu'il s'en suive une répercussion sur le moral des habitants du pays.

Tous, samedi soir, à la Mairie. La présence des leaders régionaux des différents partis politiques est assurée.

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 15 juin, Bourse du Travail, 4, rue Suger. Présence indispensable de tous.

Groupe anarchiste régional de Villeneuve-Saint-Georges. — Exceptuellement, la réunion qui devait se tenir samedi 16 juin n'aura pas lieu et est reportée au samedi suivant 23, à 20 h. 30, salle du Pont-de-Fer, rue du Pont, à Villeneuve-Saint-Georges. Ordre du jour : le congrès de l'U. A. C. R. Tous présents.

Groupe anarchiste Bagnolet-Les Lilas. — Permanence de renseignements et d'adhésions, le dimanche de 9 à 11 heures, 43, rue Hache, Bagnolet (Repos de la Montagne).

## PROVINCE

Groupe de Lille. — Les camarades sympathisants et lecteurs du « Libertaire » sont invités à assister à nos réunions qui ont lieu tous les samedis, 142, rue de Wazemmes, Allons, camarades, un bon mouvement, des tâches urgentes nous sollicitent, soyez nombreux à nos prochaines réunions.

Nîmes. — Les camarades et sympathisants désireux de retrouver l'activité de la propagande anarchiste, sont priés de se mettre en relations avec Paynaud, 16, rue Gauthier.

Etant donné la saison, nous pourrions envisager de faire nos réunions en même temps qu'une balade à la Fontaine le soir. Nous aurons à envisager sérieusement l'organisation anarchiste en général, du groupe et de sa propagande en particulier.

Pour le Groupe : Miston.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Mirlins. Ainsi aux sympathisants du « Libertaire ».

Groupe de Bordeaux. — Réunion le samedi soir au bar de la Bourse, 38, rue Lalande.

Groupe de Toulouse. — Les camarades et sympathisants sont priés d'assister nombreux aux réunions du Groupe qui ont toujours lieu le samedi chez Tricheux, 16, rue du Peyrou. Face aux événements qui se précisent gros de conséquences désastreuses, serrons nos rangs afin d'offrir un front compact qui résistera à l'agression fasciste qui se prépare.

Région Rouennaise. — Un appel est fait aux camarades anarchistes sympathisants et lecteurs du « Libertaire » pour qu'ils assistent à nos réunions hebdomadaires.

Rouen, Rive Droite. — 58, rue Saint-Vivien, dimanche, de 10 à 11 h. 30.

Rive Gauche et Petit Quevilly. — 70 bis, avenue Jean-Jaurès (coin de la rue de la République), Petit Quevilly, dimanche, de 10 à 11 heures 30.

Sotteville. — Maison du Peuple, salle 3, tous les samedis de 17 h. 30 à 19 heures. Pour tous renseignements, écrire au camarade Henry, Maison du Peuple, à Sotteville-les-Rouen.

Le « Libertaire » est en vente tous les samedis après-midi sur la voie publique, près du pont de Pierre.

## LA GRÈVE DES T. C. R. P.

La grève des T. C. R. P., décidée par le Syndicat unitaire, s'est achevée en queue de poisson ainsi qu'il était aisé de le prévoir. Dès le premier jour, l'échec s'avérait certain. Le service fut à aucun moment sérieusement perturbé. Les défections, dans le personnel, furent peu nombreuses. Le syndicat unitaire ne vit même pas chômer tous ses adhérents. Quelques déductions — peu réjouissantes — s'imposent. Tirs-les-sans enthousiasme. Elles sont d'une étonnante gravité. Une réalité poignante étreint les attentions : le mouvement syndical révolutionnaire court à sa ruine, bientôt il ne sera plus.

Nous ne dauberons pas ici, à la façon des appartenants du Comité des Forges, sur les dirigeants du Syndicat unitaire. Tous les lâches les honteux, pour abriter leur couardise, ont trouvé expédient de se refuser à la grève sous le prétexte qu'elle était d'origine politique. Assertion discutable et en l'occurrence bien sujette à caution. Mais tenons l'accusation pour justifiée. Nous répliquerons qu'une grève comme celle de la T. C. R. P. fut-elle d'origine politique, se déclenchant, les syndicalistes révolutionnaires ne sauraient travailler sous la protection du chef. Non, des révolutionnaires n'acceptent point de telles compromissions.

Autre chose. Le Syndicat unitaire des T. C. R. P. compte peut-être 10.000 adhérents. Toujours est-il que l'Humanité l'a prétendu. Combien de chômeurs. Même pas la moitié, cela est pitoyable et désastreux. Qui, hélas ! la plupart des prolétaires de la T. C. R. P. votent lors des conjonctures électorales pour Doriot, Cachin et autres, lorsqu'il s'agit de passer à l'action directe, ils sont bâcheroches et manchots.

Pour les manifestations platoniques, ils sont, sans doute, mais ils refusent des remèdes plus virils. Puisse cette défaite d'hier faire tomber les étoiles des yeux aux visionnaires de la C. G. T. U. qui croient leurs qualités résolues au chambardement définitif. Les syndicats unitaires ne sont guère chaleureux quand il faut cesser les conciliabules démagogiques et les déclamations incendiaires, pour passer à l'action.

Une carence coupable et qu'il faut déplorer : celle de la C. G. T. Plus n'est besoin aux patrouines, à Mariage, d'avoir recours — en temps de grève — aux ligues civiques et autres associations philofascistes pour assurer le fonctionnement normal de leurs entreprises. Il est une association ouvrière puissante et solidement organisée dont les membres font office de briseurs de grève. C'est la C. G. T. Mais oui. Cela est odieux, mais réel.

Nous ne poursuivrons pas cette série d'articles commentaires. — A. B.

## NÉCROLOGIE

comme les tortionnaires du Syndicalisme et les ennemis mortels de tous les prolos organisés révolutionnairement.

Les copains n'accepteront pas de devenir des larbins ou des domestiques d'un solidaire parti, ils sauront se défendre et prouver à leurs détracteurs qu'ils ont encore un idéal qui a raison d'être souffrir et défendre aussi.

La 13<sup>e</sup> Région.

## DANS LE S. U. B.

comme les tortionnaires du Syndicalisme et les ennemis mortels de tous les prolos organisés révolutionnairement.

Les copains n'accepteront pas de devenir des larbins ou des domestiques d'un solidaire parti, ils sauront se défendre et prouver à leurs détracteurs qu'ils ont encore un idéal qui a raison d'être souffrir et défendre aussi.

Il fait partie d'un noyau de militants plus ou moins connus, obscurs, qui à cette époque n'avaient qu'un but : lutter contre la guerre civile et contre tous. C'était une belle maxime, en ces moments de veulerie générale. Il s'y donna de tout cœur et il eut parfois mal à cœur avec les autorités. Pour mémoire citons seulement : l'affaire de Kerliron où — c'était en 1918 — il fut arrêté avec un groupe de militants dans une salle d'école où un certain instituteur donnait une conférence sur la guerre ; il fut libéré pour la guerre à outrance. En un clin d'œil la réunion fut bouleversée, salle vidée, etc., etc.. Quelques jours plus tard, comme il était secrétaire du Syndicat de l'Arsenal, il fut arrêté à la gare de Kerliron où il venait faire une réunion syndicale. Il réussit à se tirer d'embarras les témoins ne pouvant certifier le caractère révolutionnaire. Et pourtant, c'était bien notre Léon et ses amis les coupables.

Décembre 1918. Arrivée de Wilson à Brest. Manifestation de rue. Face au théâtre, un officier de marine voulut arracher un emblème syndical, mal lui en prit. Captain fut encore invité à répondre aux convocations des autorités, il se trouvait à la manifestation. On ne put prouver qu'il avait frappé.

Le 5 janvier 1919 il fut arrêté avec d'autres militants dans une salle de café en compagnie de marins, leur vendant ou distribuant des brochures d'avant-garde : « Pour la Révolution russe », « contre l'intervention », etc., etc.. Après 5 mois de prévention, au droit commun bien entendu, dans l'infectorie militaire de Nantes, ce fut le Conseil de guerre du 30 et 31 mai 1919, l'un des premiers procès concernant la révolution russe. Une certaine solidarité existait entre tous les prévenus, ce qui permit à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

Il meurt à 42 ans, fleur de l'âge, en ce joli coin de Cormeilles-en-Parisis, où sa famille fit à sa dépouille, les « hommages » de l'église catholique et romaine.

Malgré cela, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc. de l'anarchie Gravé, etc., traînent la cause ouvrière, il a surgis à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement libertaire.

Nous publions ci-dessous toute une série de questions, considérations de principe et de tactique qui doivent être, selon notre avis, soigneusement approfondies et mises en lumière, afin de devenir des parties bien fondées du futur programme anarchiste. Il faut que chaque camarade, chaque groupe anarchiste, pénétré de l'idée d'organisation, s'explique en détail sur les questions examinées et réponde largement à notre appel. Ce serait le succès dans la tâche que nous entreprenons. Nous proposons aux groupes locaux d'examiner sous toutes les faces les problèmes posés et de nous faire parvenir leurs conclusions. Nous proposons que divers camarades se chargent de l'élaboration détaillée de certains points de cette enquête. Nous trouvons absolument indispensable la participation à ce travail des camarades qui sont à présent en U. R. S. S. Les données ainsi préparées et réunies en un seul bloc reflètent vraiment l'opinion de nombre de militants et de groupements. Systématiquement, elles seront publiées dans la revue Dielo Trouda ou bien dans un recueil spécial : elles seront d'une grande aide dans l'œuvre d'établissement d'un programme anarchiste commun, donnant ainsi une puissance au mouvement libertaire de tous les pays.

Nous soumettons les questions suivantes à l'attention des camarades :

1<sup>e</sup> Les racines sociales et le caractère social de l'anarchisme. L'anarchisme par ses buts et sa lutte est-il un mouvement de l'humanité dans son ensemble ou seulement de la partie travailleuse de l'humanité ?

2<sup>e</sup> La lutte des classes, son rôle et sa valeur dans la théorie et la pratique anarchistes ;

3<sup>e</sup> Le communisme anarchiste. La structure du communisme anarchiste. Comment faut-il comprendre le principe communiste « de chacun d'après ses capacités, à chacun selon ses besoins ». La structure sociale du communisme anarchiste. Le communisme anarchiste et l'idée de l'Etat. Le communisme anarchiste et l'idée de la liberté de l'individu ;

4<sup>e</sup> Système de la démocratie politique (actuelle) et l'attitude de l'anarchisme envers celle-ci ;

5<sup>e</sup> L'anarchisme et la démocratie sociale (du travail). La position et les rapports des divers partis socialistes sous le régime de la démocratie du travail ;

6<sup>e</sup> L'anarchisme et la « dictature du

## QUESTIONS DE PROGRAMME ANARCHISTE

# UNE ENQUÊTE

## A TOUS LES ANARCHISTES ET AUX ORGANISATIONS ANARCHISTES !

Dès juin 1926, en formulant son projet d'une Plateforme d'Organisation, le groupe des anarchistes communistes russes (Dielo Trouda) affirmait que « l'unique méthode, pouvant amener la solution du problème général de l'organisation était de grouper les militants actifs de l'anarchisme en se basant sur des relations bien définies au point de vue idées, tactique et organisation, c'est-à-dire sur la base d'un

programme homogène plus ou moins complet » et que ledit projet « constitutif d'un tel programme » (Introduction à la Plateforme).

« Peut-être, disons-nous, une série de considérations essentielles n'ont pas été envisagées dans la Plateforme ; beaucoup d'autres peuvent être insuffisamment développées ; d'autres, au contraire, sont traitées trop en détail, ou se répètent à plusieurs reprises ». Ce sera l'œuvre de toute la collectivité (anarchiste), que d'étendre cette plate forme par la suite, l'approfondir et faire le programme parachevé de tout le mouvement anarchiste (Introduction à la Plateforme).

Il y a deux ans que celle-ci paraissait. Les questions qu'elle posait secouèrent entièrement les milieux anarchistes, aussi bien russes qu'internationaux, les groupant en partisans et adversaires. En tout cas, les deux parties réagissent activement en face des problèmes posés, négativement ou positivement. C'est la meilleure preuve que ces questions étaient vitales et d'une importance exceptionnelle. C'est autour d'elles que gravite la pensée des militants anarchistes, cherchant à répondre à de nouvelles questions qui suivent, qui se déduisent des idées générales constitutives de la Plateforme. Les meilleurs anarchistes cherchent à établir un programme entassant les divers aspects, répondant autant que possible complètement aux diverses questions complexes, parfois embrouillées de la théorie, de la tactique, de la politique anarchistes dans le domaine de la lutte du travail contre le capital. La nécessité vitale d'un tel programme est évidente pour tous. Sans lui, notre mouvement étroupe, par suite d'un épargne éternel. Il n'a pas d'opinion collective dans bien des questions de tactique et de politique de la plus haute importance ; il ne peut formuler une volonté collective pendant les moments les plus graves, les plus tragiques de la lutte sociale révolutionnaire. La révolution sociale est au seuil de notre époque et notre mouvement n'ayant pas un gouvernement, une volonté collective pendant la guerre 1914-1918, il fait irruption avec un groupe de militants dans une salle d'école où un certain instituteur donne une conférence sur la guerre ; il est libéré pour la guerre à outrance. En un clin d'œil la réunion fut bouleversée, salle vidée, etc., etc.. Quelques jours plus tard, comme il était secrétaire du Syndicat de l'Arsenal, il fut arrêté à la gare de Kerliron où il venait faire une réunion syndicale. Il réussit à se tirer d'embarras les témoins ne pouvant certifier le caractère révolutionnaire. Et pourtant, c'était bien notre Léon et ses amis les coupables.

Il est indispensable de faire le second pas ; il faut édifier ce programme. Mais pour y arriver, il est nécessaire que les meilleurs anarchistes, dans toute leur éten-

ture, formulent leur opinion réelle dans les diverses questions de l'anarchisme et du mouvement anarchiste. Ce n'est qu'en se basant sur des opinions largement exprimées, en s'appuyant sur une analyse soigneuse de ces questions qu'il deviendra possible de dresser un programme commun à tout le mouvement anarchiste ou tout au moins à une partie considérable de celui-ci.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement libertaire.

Nous publions ci-dessous toute une série de questions, considérations de principe et de tactique qui doivent être, selon notre avis, soigneusement approfondies et mises en lumière, afin de devenir des parties bien fondées du futur programme anarchiste.

Malgré cela, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc. de l'anarchie Gravé, etc., traînent la cause ouvrière, il a surgis à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

Il meurt à 42 ans, fleur de l'âge, en ce joli coin de Cormeilles-en-Parisis, où sa famille fit à sa dépouille, les « hommages » de l'église catholique et romaine.

Malgré cela, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc. de l'anarchie Gravé, etc., traînent la cause ouvrière, il a surgis à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement libertaire.

Nous publions ci-dessous toute une série de questions, considérations de principe et de tactique qui doivent être, selon notre avis, soigneusement approfondies et mises en lumière, afin de devenir des parties bien fondées du futur programme anarchiste.

Malgré cela, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc. de l'anarchie Gravé, etc., traînent la cause ouvrière, il a surgis à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement libertaire.

Nous publions ci-dessous toute une série de questions, considérations de principe et de tactique qui doivent être, selon notre avis, soigneusement approfondies et mises en lumière, afin de devenir des parties bien fondées du futur programme anarchiste.

Malgré cela, nous ne pouvons oublier qu'en 1914, alors que les as du syndicalisme, alias Jouhaux et satellites de provinces et d'ailleurs, du socialisme, Cachin, Guesde, etc. de l'anarchie Gravé, etc., traînent la cause ouvrière, il a surgis à Torrès, avocat, d'enlever un quasi acquittement.

C'est à cette besogne que nous voudrions voir s'attaquer l'intelligence collective du mouvement